

continue son éducation, par la plus importante des méthodes, je veux dire, l'acquisition de l'expérience au ménage et dans tout le reste. Durant ce nouveau cours, il en est un grand nombre qui comprenant ce qu'elles se doivent à elles-mêmes et à leur famille, et par-dessus tout à leur pays, ne se hâtent pas de s'épuiser en se livrant aux plaisirs, sans raison ; d'autres suivent une route contraire, et s'en repentent plus tard.

La jeune fille grandie, va bientôt avoir d'autres soins. Je me flatte qu'on me tiendra compte de mes motifs et de mes bonnes intentions. Je suis canadien, ma famille est canadienne, nous le sommes tous de cœur et de volonté ; je rougirais donc d'être faible, et je le serais, si je ne disais pas la vérité, lorsqu'il importe de la dire, dans l'intérêt de mes belles et aimables compatriotes. En Canada, Mesdames, les mères s'empressent trop de former des établissements pour leurs filles. Il semblerait que c'est une affaire qui exclut toutes les autres. La fille sous ce rapport n'est pas en arrière, et il n'arrive que trop fréquemment qu'on sacrifie l'éducation à ces établissements prématurés, et qu'on efface ainsi, bien légèrement, de l'histoire de la vie de la femme, la partie la plus glorieuse, la plus aimable, celle que tous voient avec tant de complaisance, je veux dire, tout ce qui rattache à la jeune fille grandie, et qu'on détruit tout le prestige et le charme qui en sont inséparables. Ceci n'est dit qu'en passant, car nous y reviendrons.

Mariée, la Canadienne, est encore, et de plus en plus, attachée à ses devoirs, mais n'en doutons pas, plus l'éducation fera de progrès, et plus son intelligence naturelle et l'expansion de ses belles qualités morales, lui feront comprendre qu'il lui reste encore beaucoup à faire ; car il n'est que trop vrai, qu'en ceci, comme en d'autres choses, il y a beaucoup de réformes salutaires à opérer.

A travers les difficultés dont le court passage de l'homme sur la terre, est accompagné, et en Canada, l'on en est guère plus exempt qu'ailleurs, la femme fait preuve de courage, de patience et de résignation ; elle arrivera au plus haut degré de vertu, lorsqu'à du cœur, elle saura, partout, allier une éducation parfaitement accomplie, et que sa religion devenant par conséquent, bien éclairée, elle comprendra sa position, et saura se tenir à la hauteur des circonstances. Ces idées me viennent bien naturellement, lorsque regardant autour de nous, j'aperçois la Canadienne, la femme du Canada, plutôt qu'Anglaise, ou Écossaise, ou Irlandaise, ou Américaine, ou Canadienne à proprement parler, car la société est ici composée de telle sorte, les élémens en sont si peu homogènes, qu'il serait inutile pour quelque section que ce soit de nos populations, de vouloir s'isoler ; la société doit être, et deviendra une, par la raison toute simple, qu'en Amérique, tout porte l'homme à renoncer à l'exclusion, tout l'engage à se rapprocher de son semblable, à lui tendre la main, et lui dire, "Mon ami, notre esprit dégagé des liens que les habitudes surannées de la vieille Europe, et des institutions décrépites, imposent encore aux hommes par delà les mers, est trop libre, pour ne pas comprendre qu'il doit y avoir dans l'humanité, comme dans la Divinité, unité de cœur, unité de concert, unité d'action : en Amérique, c'est la vertu, c'est le travail, c'est le succès qui sont les titres de noblesse, et la Souveraine qui les confère ces titres de noblesse, en est une qui est bien audessus de toutes les puissances de la terre, c'est l'Intelligence cultivée." La femme, par conséquent, la femme dont la vie est si étroitement liée avec celle de l'homme, est semblablement placée : sa position en est une de rapports, aujourd'hui plus que jamais.

Autrefois, il en était autrement. Descendus d'une nation aussi distinguée par son intelligence, que par les hauts faits les plus brillans, les premiers habitans du Canada, doués comme ils l'ont toujours été, de manières qui font le charme de la vie, et qui plus tard, ont arraché à leurs détracteurs, l'aveu que nos canadiens sont éminemment polis et hospitaliers, bien que chez eux l'instruction ne soit pas encore généralement répandue, ces habitans du Canada, presque seuls alors, avaient à faire face à moins d'exigences sociales et autres. Mais, aujourd'hui que tout change et tout progresse à pas de géant, que tout se transforme, pour ainsi dire, par l'action puissante de la volonté ferme et énergique de l'homme, la femme se trouve placée tout autrement qu'elle ne l'était avant la cession du pays. Et sans remonter si haut, elle doit comprendre que sa position, depuis peu d'années, change avec tout le reste, et que son éducation doit répondre à cette position. Il importe donc beaucoup, que tous les efforts de ceux et de celles qui dirigent l'éducation de la jeunesse, tendent énergiquement vers ce but. Toutes les institutions, toutes les lois, toute la liberté que l'on donnera au peuple, deviendront illusoires, si on néglige d'instruire les femmes : ce seront des remèdes plus dangereux que le mal, si on ne forme bien, celles qui seront, à leur tour, appelées à préparer à en jouir, les citoyens dans l'intérêt desquels, doivent fonctionner ces institutions.

A ces considérations, s'en joint une autre, assurément bien importante, je veux dire l'influence que la femme doit exercer sur la famille, considération qui ressort essentiellement de tout ce qui se rapporte à la femme, à la femme mariée. En Canada, à la campagne surtout, la femme jouit d'un ascendant bien puissant sur son mari : disons le, sans flatterie, elle en est digne. Douée de beaucoup d'intelligence, d'un esprit actif, d'un coup d'œil assuré, et d'un prompt et bon jugement, la mère de famille agit en Reine ; elle est maîtresse chez elle, et son époux sans jamais renoncer à ses droits et à ses privilèges, sait à peu d'exceptions près, reconnaître la supériorité des qualités de sa digne moitié. En affaires, c'est admirable ; je puis vous en dire quelque chose. Durant une longue pratique au barreau, j'ai remarqué, et nombre de mes estimables confrères en ont fait autant, que les affaires de successions, de communauté, de cours d'eau les plus difficiles et les plus compliquées, étaient simplifiées, ou du moins, clairement expliquées par les femmes. Il m'est arrivé plus d'une fois, d'entendre la femme dire à son maître et seigneur "attend, laisse moi faire, je vais raconter l'affaire à ma façon," et de suite, elle vous la racontait en effet, c'était à faire plaisir, je vous en assure. Les canadiennes à la ville, ne sont pas non plus sans leur influence, mais plus isolées de leurs époux qu'à la campagne, soumises à l'action de diverses causes, et leurs maris plus lancés dans les affaires, il en arrive un état de choses tout différent. Pourtant, et à la ville et à la campagne, la femme est ordinairement consultée, lorsqu'il s'agit d'une vente, d'un achat, ou de quelques affaires qui intéressent la famille. Mais où l'empire de la femme est le plus puissant et le plus efficace, c'est vis-à-vis des enfans de la famille naissante et qui croît. Depuis le berceau, jusqu'à son départ de la maison paternelle, l'enfant est sous l'égide de son excellente mère qui, lors même qu'elle n'est pas toujours aussi éclairée qu'elle le devrait être, n'en est pas moins toute dévouée. Il faut connaître l'admirable conduite d'une mère de famille à la campagne, pour apprécier ce que je dis. Le jeune homme et la jeune fille, et plus tard, la jeune femme, connaissent tout le prix de l'éducation religieuse et domestique qu'ils ont reçue, sous la surveillance de celle qui ne vit que pour